COLETTE

Paradis terrestres

Une anthologie

Présentation par Frédéric Maget



LES PIONNIERS DE L'ÉCOLOGIE

Le Pommier

Paradis terrestres

Colette

Paradis terrestres

Une anthologie

Présentation et sélection de textes
par Frédéric Maget

Le Pommier

Frédéric Maget *est enseignant et écrivain. Directeur de la Maison de Colette, président d'honneur de la Société des amis de Colette, il est l'auteur de très nombreux ouvrages et articles consacrés à l'autrice et participe activement depuis vingt ans au renouveau des études colettiennes.*

© Presses universitaires de France, 2026, pour la présente anthologie.
Tous droits réservés

ISBN 978-2-7465-2827-7
Dépôt légal – 1re édition : 2026, décembre

5, allée de la Deuxième-D.B., 75015 Paris
www.editions-lepommier.fr

LA SAPIENCE DE COLETTE

« J'ai honte de l'ignorance humaine,
devant la sagacité animale. »

« Des bêtes », *Le Matin,* 16 février 1924

On chercherait en vain, dans l'œuvre de Colette, quelque idée générale ou vérité définitive sur le vivant. De façon provocatrice, l'écrivaine avait déclaré : « Il y a trois parures qui me vont très mal : les chapeaux empanachés, les idées générales et les boucles d'oreilles[1]. » Pourtant, en une occasion au moins, elle sembla vouloir se hisser à la hauteur d'une généralité en parlant de la nature. Ce fut en 1936, lors de sa réception à l'Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, où elle avait été élue, l'année précédente, au fauteuil d'Anna de Noailles.

Devançant le parallèle que la presse et les lecteurs ne manqueraient pas de faire entre leurs deux œuvres, elle

1. Colette, « La poésie que j'aime », *Conferencia*, 15 novembre 1938, repris dans *Paysages et portraits* (Paris, Flammarion, 1958).

tente, au creux de l'éloge, un portrait en miroir : « on a supposé, on a démontré qu'un sentiment vif et païen nous avait assemblées[1] », mais « il n'y eut pas, pour Mme de Noailles et moi de bucolique à deux voix[2] ». Avec netteté, sinon avec force, elle oppose chez la comtesse le goût de la chose publique, « sa puissance oratoire » à ce qui serait chez elle sa « modestie passive », distingue « la forme décrétale » de sa devancière et la sienne qui se fie « au créé et au tangible »[3].

À l'appui de cette distinction, non une démonstration, mais une anecdote. Ici comme ailleurs, c'est en écrivaine que Colette répond. La scène se passe dans le jardin à l'arrière du petit hôtel particulier qu'elle occupait boulevard Suchet, à Paris :

> La première fois qu'elle y vint, je lui mis dans la main une poignée de verdure froissée, dont le parfum de citronnelle adoucie et de géranium la ravit, l'étonna. Elle demanda le nom de l'herbe merveilleuse, de la plante unique et rare, venue pour moi seule d'un Orient de jardins, de terrasses et de cascades…
>
> — Mais, lui dis-je, c'est tout simplement la mélisse des abeilles.
>
> — De la mélisse, s'écria Madame de Noailles, de la mélisse ! Enfin, je connais donc cette mélisse dont j'ai tant parlé[4] !

1. Colette, *Discours de réception à l'Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique* (1936), *Œuvres*, t. III, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1991, p. 1087.
2. *Ibid.*, p. 1088.
3. *Ibid.*, p. 1087-1088.
4. *Ibid.*, p. 1089.

Six ans plus tôt, dans *Sido*, le grand chef-d'œuvre consacré à sa mère, elle avait déjà donné une première version de cette opposition. L'écrivaine y distingue la part qui revient à chacun de ses parents – « J'épelle, en moi, ce qui est l'apport de mon père, ce qui est la part maternelle[1] » – dans la formation de sa personnalité et de sa sensibilité – « tout heureuse d'un délitage où je n'ai à rougir de personne ni de rien[2] ». Évoquant un des « récits délicieux » de sa mère, un de ces « enseignements maternels que donnent aussi, à leurs petits, l'hirondelle, la mère lièvre, la chatte[3] », elle note à propos de son père, le capitaine Jules Colette :

> Que lui importaient, d'ailleurs, le renard, le muguet, la baie mûre, l'insecte ? Il les aimait dans des livres, nous disait leurs noms scientifiques, et dehors les croisait sans les reconnaître… Il louait, sous le nom de « rose » toute corolle épanouie, il prononçait l'o bref, à la provençale, en pinçant, entre le pouce et l'index, une « roz » invisible[4]…

À cette rose invisible, à « l'absente de tout bouquet », elle oppose dans la section précédente, consacrée à sa mère, le célèbre « rosier cuisse-de-nymphe-émue » que Sido refusait de donner à l'enterrement d'un certain M. Enfert : « Mes roses-mousse ! Quelle horreur ! Sur un mort ! Personne n'a condamné mes roses-mousse à mourir en même temps que M. Enfert[5] », préférant les offrir à un nourrisson :

1. Colette, *Sido* (1930), *Œuvres*, t. III, *op. cit.*, p. 518.
2. *Ibid.*, p. 517.
3. *Ibid.*, p. 523.
4. *Id.*
5. *Ibid.*, p. 507.

> Elle lui donna une rose cuisse-de-nymphe-émue qu'il accepta avec emportement, qu'il porta à sa bouche et suça, puis il pétrit la fleur dans ses puissantes petites mains, lui arracha des pétales, rebordés et sanguins à l'image de ses propres lèvres…
>
> — Attends, vilain ! dit sa jeune mère.
>
> Mais la mienne applaudissait, des yeux et de la voix, au massacre de la rose, et je me taisais, jalouse[1]…

Rose matérielle, quasi organique cette fois, et presque humaine au point que Sido « relève les roses par le menton pour les regarder en plein visage[2] ». Ainsi Colette met-elle en scène, diffractée en deux figures, maternelle et paternelle, féminine et masculine, deux relations au vivant : l'une matérielle, sensorielle, instinctive et mystérieuse ; l'autre savante, livresque, taxinomique, distante et indifférente. Ce faisant, elle désigne l'origine – du moins en apparence – de sa propre sensibilité ; ce que vient répéter et peut-être préciser l'éloge à la comtesse de Noailles.

Pourtant, l'opposition qui semble disqualifier d'emblée toute connaissance scientifique de la nature au profit de la seule expérience sensible du « créé » ne résiste pas à l'analyse et semble relever d'une (im)posture, d'un de ces masques dont l'écrivaine fut coutumière. Revenons un instant au Capitaine. Saint-cyrien, ancien capitaine des Zouaves, il est épris de sciences, certes. Abonné à *La Nature*, revue de vulgarisation scientifique fondée en 1873, l'année de la naissance de Colette, mais aussi à la *Revue de géographie* de Ludovic Drapeyron et à la *Revue*

1. *Ibid.*, p. 508.
2. *Ibid.*, p. 499.

des sciences, il lit Camille Flammarion, « bleu, étoilé d'or, [qui] contenait les planètes jaunes, les cratères froids et crayeux de la lune, Saturne qui roule, perle irisée, libre dans son anneau[1] », possède une lunette astronomique, un microscope, des cartes peintes, des éprouvettes et des tubes coudés, qui lui serviront – en vain – lors de ses tournées électorales :

> Je conquerrai le peuple en l'instruisant ; j'évangéliserai la jeunesse et l'enfance aux noms sacrés de l'histoire naturelle, de la physique et de la chimie élémentaire, je m'en irai brandissant la lanterne à projections et le microscope, et distribuant dans les écoles des villages les instructifs et divertissants tableaux coloriés où le charançon, grossi vingt fois, humilie le vautour réduit à la taille d'une abeille[2]…

On reconnaît ici le personnage de Claude, le père de Claudine, malacologue tout à la rédaction de son grand traité : *La Malacologie du Fresnois*[3]. Sauf que le Capitaine – le vrai, le tangible, le créé – ne semble pas s'être intéressé aux sciences du vivant. À l'opposé du mythe de « l'œuvre

1. Colette, « Ma mère et les livres », *La Maison de Claudine* (1922), *Œuvres*, t. II, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1986, p. 988.
2. *Ibid.*, p. 993. On notera le parallèle qui peut être fait entre cette vocation pédagogique et celle qui se manifeste dans l'œuvre à travers le regard et singulièrement l'art cinématographique. Voir p. 259-273.
3. Le personnage doit sans doute beaucoup à un autre illustre de Saint-Sauveur-en-Puisaye : André Jean-Baptiste Robineau-Desvoidy, né à Saint-Sauveur en 1799, apparenté à la famille du premier mari de Sido, et qui fut un entomologiste d'un certain renom, dont les premières publications furent remarquées par Georges Cuvier, et qui toute sa vie se consacra aux diptères…

imaginaire[1] » forgé par Colette, Jules Colette a signé de nombreux articles qui ont pu être retrouvés dans la *Revue de géographie*, dans le *Bulletin de la Société de topographie de France*, un grand nombre de textes sur la topographie et les instruments topographiques, auxquels il faudrait ajouter une série de lectures faites devant les congrès des Sociétés savantes ainsi qu'une *Notice historique sur la Société topographique de France*, sans oublier des publications mathématiques dans les *Nouvelles annales de mathématiques*, où l'ex-capitaine des Zouaves se présente comme « Ancien répétiteur de mathématiques ». Pas de botanique, point de zoologie, nulle entomologie.

De fait, celle qui fut friande d'ouvrages d'histoire naturelle et de botanique, c'est Colette elle-même[2]. Ainsi en atteste son dernier mari, Maurice Goudeket : « Botanique, histoire naturelle, vie des profondeurs marines, oiseaux, papillons : les *Souvenirs entomologiques* de Fabre, le *Dictionnaire universel d'histoire naturelle* de d'Orbigny, les *Annales de Flore*, *L'Horticulteur universel*, *Botanique* de Le Maout, *Lépidoptères* par Lucas, *À la mer* par Georges Epy, *Le Dictionnaire pittoresque d'histoire naturelle* de Guérin[3] ». Autant d'ouvrages auxquels s'ajoutent la *Grande Pomologie* – attestée dans un article de Maria Le Hardouin publié dans la *Revue des deux mondes*[4], et évoquée par Colette elle-même dans *Paris de ma fenêtre* :

1. On retrouvera l'anecdote célèbre de « l'œuvre imaginaire » du Capitaine dans *Sido*, *op. cit.*, p. 529-532.
2. Lire, à ce propos, Laure Coppieters, « Relire Colette à l'heure de l'écologie », in Frédéric Maget (dir.), « Colette », *Europe*, 103e année, nos 1157-1158, septembre-octobre 2025.
3. Colette, *Près de Colette*, Paris, Flammarion, 1956, p. 148-149.
4. Maria Le Hardouin, « Images de Colette. L'art de savoir vieillir », *Revue des deux mondes*, no 1, janvier 1956, p. 329-342.

« livre inépuisable d'images, on peut l'admirer peinte au naturel avec un art qui imite jusqu'au grain de beauté infligé à son sein divin par un rayon de soleil trop aigu, ou par la morsure d'une guêpe[1] » –, les *Trochilédés* de Lesson, les *Roses* de Redouté[2], *L'Herbier de l'amateur* de Lemaire ainsi que « des volumes botaniques éclatants et dépouillés[3] » – des centaines, selon Maurice Goudeket.

Se dessine alors un tout autre visage de Colette, dissimulé sous le masque du père et celui de ses « modesties passives[4] ». Le visage d'une authentique penseuse du vivant, dont la pensée n'emprunterait pas les voies du concept et de la notion, mais du récit et de la description. Dont la pensée est une « sapience », un savoir qui serait aussi une sagesse.

Entre Anna de Noailles et elle, il n'y eut au fond qu'une coïncidence historique, un certain goût pour la nature, favorisé par les arts au tournant du siècle : l'Art nouveau[5] d'une part, le naturisme de l'autre, auquel fut associé Francis Jammes, un des « parrains » littéraires de Colette. Mais là où l'autrice des *Éblouissements*[6] s'arrêta – à ce « lyrisme postromantique[7] » des œuvres

1. Colette, *Paris de ma fenêtre* (1942), *Œuvres*, t. IV, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 2001, p. 650.
2. On pourra lire à ce propos : Colette, « Avant-propos », in Pierre-Joseph Redouté, *Choix des plus belles fleurs*, avec douze lithographies en couleurs par Mourlot, Paris, Librairie Denis, 1939.
3. Maria Le Hardouin, art. cité.
4. Colette, *Discours de réception…*, *op. cit.*, p. 1088.
5. Voir, à ce propos, p. 85.
6. Recueil d'Anna de Noailles publié en 1907.
7. Charles Maurras, *Le Romantisme féminin*, Paris, À la cité des livres, 1926. Les textes qui le composent avaient d'abord été publiés en 1903 dans la revue *Minerva*.

d'Anna de Noailles, de Renée Vivien, de Lucie Delarue-Mardrus et de Marie de Régnier (toutes des amies de Colette) –, Colette sut faire peau neuve. Son discours en 1936 lui offrait l'occasion de préciser sa pensée et de proposer, comme en passant, sa propre définition de la nature : « tout ce qui sous le ciel respire, prospère, se renouvelle et ne change pas, décline et meurt hors de la volonté humaine[1] ». Définition paradoxale en apparence, construite en opposition, presque sibylline par le caractère volontairement flou de ses contours. Toute la nature rapportée à ce qui vit « sous le ciel » – un ciel sans Dieu –, à ce qui est soumis au temps cyclique et palingénésique, et à ce qui échappe à la « dictature béate » de l'homme. La plante et la bête à l'exclusion de l'homme. Préservées et sauvages. Un « paradis terrestre[2] » dont l'homme est exclu.

***

« Quand j'entre dans la pièce où tu es seule avec des bêtes j'ai l'impression d'être indiscret[3] », confiait à Colette son deuxième mari, Henry de Jouvenel, avant d'ajouter : « Tu te retireras quelque jour dans une jungle[4]. » Cette prédiction avait sans doute de

1. *Ibid*., p. 1087.
2. L'expression a été utilisée à plusieurs reprises par Colette. Au pluriel, comme titre d'un recueil commandé par l'éditeur suisse Gonin et illustré par Paul Jouve, édité en 1932. Au singulier, comme titre d'un autre recueil, publié à La Guilde du livre en 1953, illustré de photographies d'Izis.
3. Colette, *La Naissance du jour* (1928), *Œuvres*, t. III, *op. cit.*, p. 303.
4. *Id*.

quoi tenter l'écrivaine dont la connivence avec les créatures animales et végétales était bien connue[1] et fascinait ses contemporains. Sa biographie abonde en mille anecdotes, plus étonnantes les unes que les autres, témoignant d'une familiarité instinctive, extraordinaire même, avec ses compagnons à quatre pattes ou des bêtes de rencontre. Ainsi l'écrivain Jean-Louis Vaudoyer[2] se rappelait avec effroi avoir vu Colette tendre sa main à travers les barreaux d'une cage où rugissait une tigresse menaçante et avoir vu, avec un étonnement égal à son effroi, le fauve s'apaiser à l'instant et lécher cette « main puissante ». Sur une rare vidéo, conservée aujourd'hui à la bibliothèque de Harvard, on voit Colette et son amie Misia Sert en présence d'un singe manifestement très agité. Colette s'approche lentement, s'agenouille à hauteur d'animal et dans un geste – à moins que ce ne soit un regard ou un sens plus mystérieux encore – crée avec l'animal un lien qui semblait impossible. « Elle les aime [les animaux] comme ils s'aiment les uns les autres[3] », constatait Edmond Jaloux.

1. Dès 1921, les éditions Crès publient une anthologie consacrée au sujet et destinée aux adolescents : Colette, *Nouvelles et essais*, Paris, Crès, coll. « Bibliothèque de l'adolescence », 1921.
2. L'anecdote est rapportée par Marcel Thiébaut dans *Entre les lignes*, Paris, Hachette, 1962, p. 168 : « Je tiens de Jean-Louis Vaudoyer qu'à Berlin, au Zoo, il vit avec terreur Colette tendre son bras à travers les barreaux d'une cage où rugissait une tigresse menaçante : à la stupeur des assistants, le fauve s'apaisa aussitôt et lécha cette petite main puissante. »
3. Propos rapporté par le dompteur Henry Thétard dans « Colette et les fauves », *Revue des deux mondes*, 1er septembre 1954.

« Sans bête, je m'appauvris[1] », écrivait-elle. Son « ouïe mentale[2] » était constamment tournée vers les bêtes : « les drames d'oiseaux dans l'air, les combats souterrains de rongeurs, le son haussé soudain d'un essaim guerroyant, le regard sans espoir des chevaux et des ânes[3] ». Tous ces signes étaient autant de messages à son adresse. « C'est peu dire, confiait son dernier compagnon Maurice Goudeket, qu'elle aimait les bêtes. Elle éprouvait, devant toute manifestation de vie, un respect qui ressemblait à une ferveur religieuse[4]. »

Cette vocation d'animalité, il faudrait en chercher la source dans l'enfance, dans le jardin de la maison natale de Saint-Sauveur-en-Puisaye. « Toute la famille aimait les bêtes, et les bêtes aimaient notre maison[5] », confie Colette. « Bêtes et gens y péchaient presque, par des excès divers de personnalité[6] », à commencer par sa mère, Sido, figure tutélaire qui règne à jamais au centre d'une rose des vents imaginaire. Sido, qui préférait voir son lyciet disparaître plutôt que de tuer une chenille, qui cédait aux merles ses plus belles cerises, qui chaque nuit, à trois heures, partageait un bol de chocolat crémeux avec « une belle araignée des jardins, le ventre en gousse d'ail barré d'une croix historiée[7] ». Sido qui « d'un regard reprenait tout » et voyant

1. Cité par Méryl Pinque, « L'animale », in Gérard Bonal et Frédéric Maget (dir.), Paris, L'Herne, coll. « Cahiers de l'Herne », nº 97, 2011.
2. Colette, *La Naissance du jour*, *op. cit.*, p. 304.
3. *Id.*
4. Maurice Goudeket, *Près de Colette*, *op. cit.*, p. 35.
5. Colette, « Domino », *Autres bêtes*, *Œuvres*, t. II, *op. cit.*, p. 172.
6. *Id.*
7. La plupart des anecdotes sont contées dans *La Maison de Claudine*. L'anecdote de l'araignée se trouve dans Colette, « Ma mère et les bêtes », *La Maison de Claudine*, *op. cit.*, p. 1000-1001.

contre la vitre d'une fenêtre « un rameau de géranium qui pendait, rompu, vivant encore »[1] déroulait et enroulait vingt fois une ficelle d'or « autour du rameau rebouté, étayé d'une petite éclisse de carton[2] ». Sido qui voit ce que nous ne savons plus regarder :

> Regarde la première pousse du haricot, le cotylédon qui lève sur sa tête un petit chapeau de terre sèche… Regarde la guêpe qui découpe, avec ses mandibules en cisailles, une parcelle de viande crue… Regarde la couleur du ciel au couchant, qui annonce grand vent et tempête. Regarde, vite, le bouton de l'iris noir est en train de s'épanouir ! Si tu ne te dépêches pas, il ira plus vite que toi[2]…

Une vigilance qui n'est au fond qu'un scrupule[4] devant ce qui veut vivre.

Dans *Sido*, l'écrivaine parvenue au faîte de son art se souvient d'une leçon de Sido, ce jour où elle voulut gratter la terre de trois godets d'argile posés sur le reposoir de plantes en pots sans qu'aucune fiche en bois n'indiquât son contenu. D'un geste, d'un mot, plus certainement d'un regard, sa mère l'arrêta faisant tomber sur elle une sentence définitive en forme d'excommunication : « Tu n'es qu'une petite meurtrière de huit ans, de dix ans, tu ne comprends rien à ce qui veut vivre[5]. » Apprendre à

1. Colette, *Sido*, *op. cit.*, p. 497.
2. *Id.*
2. Colette, *Journal à rebours* (1941), *Œuvres*, t. IV, *op. cit.*, p. 172.
4. Méryl Pinque suggère que le scrupule revendiqué par Colette se rapproche du « principe de responsabilité » du philosophe allemand Hans Jonas.
5. Colette, *Sido*, *op. cit.*, p. 507.

respecter la vie, même au plus secret de la terre, laisser le temps aux éclosions… Là se trouve le fondement d'une éthique et d'une esthétique.

C'est à Sido que Colette fait remonter sa connaissance du vivant et le « respect de tout ce qui veut vivre » : « Dans le cœur, dans les lettres de ma mère, étaient lisibles l'amour, le respect des créatures vivantes. Je sais donc où situer la source de ma vocation, une source que je trouble, aussitôt née, dans la passion de toucher, de remuer le fond que couvre son flot pur[1]. » On trouverait dans toute l'œuvre de Colette, de *La Maison de Claudine* à *Ces dames anciennes*, mille anecdotes attestant de ce lien profond et mystérieux que Sido entretient avec la créature, elle qui reprochait à son époux d'être trop humain : « Tu es si humain ! Oui, tu comprends, tu étends la main pour savoir s'il pleut[2]. »

La critique a souligné, à raison, le rôle décisif de Sido dans la formation de sa fille, sans toutefois en interroger les origines. À ce sujet, comme sur d'autres, les archives sont hélas muettes. De la jeunesse et de l'éducation d'Adèle Sidonie Landoy nous ne savons rien ou presque. Orpheline de mère alors qu'elle n'avait que deux mois, elle fut placée en nourrice à la campagne, à Mézilles, non loin de Saint-Sauveur-en-Puisaye. La seule évocation de cette « enfance rurale », que notre imaginaire situe entre *La Mare au diable* et *Les Misérables*, se trouve dans une lettre de Sido à Colette, datée du 9 décembre 1911, revenant sur sa fascination pour les tempêtes :

1. *Ibid.*, p. 525.
2. *Id.* On trouvera un écho de ce reproche dans l'évocation par Colette de son deuxième mari, Henry de Jouvenel, chez qui elle moque « la logique défiance d'un homme très humanisé » (*La Naissance du jour*, *op. cit.*, p. 303).

> Il a fait une tempête terrible toute la nuit. Ces tempêtes transportent mon imagination aux bords des mers et je vois se soulever les immenses vagues et je me dis : « Il y a peut-être des navires qui sont en danger… » Si ce n'était ça, j'adore les tempêtes et je les ai toujours aimées. Quand j'étais encore à Mézilles et que je voyais s'élever une tempête, je m'échappais et courais sur la plus haute montagne, les cheveux au vent que je recevais avec délice. Ces temps sont loin[1]…

Déjà un récit, déjà une mise en scène de soi.

À un âge indéterminé, et dont discutent encore les biographes[2], Sido rejoint sa famille à Bruxelles, où elle grandit sous la garde de son frère aîné, Eugène Landoy (1816-1890), éditeur, journaliste et chroniqueur, acquis aux idées républicaines de 1848, libre penseur et dont le foyer devint un lieu de rencontres des proscrits français[3]. Elle évoquera avec nostalgie, dans une lettre à sa fille, cette bohème d'artistes et d'intellectuels côtoyée dans sa jeunesse :

> Oui, j'envie le plaisir dont tu es capable d'en sentir le prix, celui de vivre avec des gens instruits et intelligents, de voir des choses rares et qui font rêver. Cela m'a manqué depuis

1. Sido, *Lettres à Colette*, texte établi, présenté et annoté par Gérard Bonal, Paris, Phébus, coll. « Libretto », 2018, p. 479.
2. « La première fois que j'ai vu mon frère Paul, j'avais dix ans. Il arrivait me recevoir sous le grand porche de la maison qu'il habitait avec mon père, rue Neuve à Bruxelles » (lettre de Sido à Colette, 12 juin 1907).
3. On évalue à plus de huit cents le nombre de proscrits français qui, de 1848 à 1851, se réfugièrent en Belgique. Parmi eux Victor Hugo, Edgar Quinet, Jules Hetzel, Émile Deschanel, Émile de Girardin, Armand Barbès, François Raspail, Auguste Blanqui, Alexandre Ledru-Rollin, Étienne Arago, Victor Considerant…

> que j'ai quitté mon frère qui m'avait initiée autant que les années – les plus belles de ma vie – l'ont permis à l'art de comprendre et aimer les choses rares et belles[1].

Toutefois, il est difficile de mesurer l'apport exact de cette fréquentation dans la formation intellectuelle de Sido et la naissance d'une conscience « pré-écologique », telle qu'elle apparaît *a posteriori* dans les textes de sa fille.

Un nom ressort des archives, celui de Victor Considerant (1808-1893). Disciple de Charles Fourier, il fut l'un des principaux vulgarisateurs de son œuvre. Contrairement à beaucoup de ses compatriotes, Considerant avait été autorisé à rester en Belgique, à condition de rester tranquille et d'aller vivre dans les Ardennes, à Barvaux, sur l'Ourthe. Dans le temps qu'il passa en Belgique – sans présager d'un rêve américain[2] –, il fut un familier du salon d'Eugène Landoy[3]. À côté des questions politiques et sociales qui occupent l'essentiel

1. Sido, *Lettres à Colette*, *op. cit.*, p. 277.

2. En 1854, Victor Considerant publia *Au Texas*, plaquette présentant le projet d'une colonie phalanstérienne au Texas. Projet qui tourna au fiasco.

3. La preuve nous en est donnée par une lettre de Sido à Colette, datée du 15 mars 1912, évoquant la tenue qu'elle souhaiterait porter le jour de son enterrement : « Ne tressautez pas, ce sont des choses qui se font dans le meilleur monde et je n'ai qu'un regret, c'est qu'un de nos amis, Victor Considerant, ait cru devoir donner à ma Caro un beau cercueil en bois d'ébène et poignées d'argent qu'il avait fait faire – sur mesure – pour sa femme, mais elle avait tellement enflé qu'il n'a pas pu servir et ma sotte de Caro en a fait cadeau à sa femme de journée ! Là ! n'est-ce pas indigne ? Au lieu de me le donner à moi. Vois-tu comme j'aurais été belle dans cette niche ! Non ! Vois-tu, malgré toute son intelligence, ma pauvre Caroline. Ne t'impressionne pas

d'une œuvre prolixe et féconde – on pense avec amusement à la façon dont Colette reprit à son compte l'idée du *phalanstère* –, à côté de convictions républicaines et préféministes[1], d'autres aspects de sa pensée ont pu toucher Sido, notamment les textes consacrés à la nature. Entre socialisme et anarchisme, entre Fourier et Considerant – auxquels on pourrait associer George Sand et Flora Tristan –, se dessine, en effet, une « société écologique[2] ». On est étonné de lire sous la plume de Charles Fourier dans *La Phalange*, alors dirigée par Victor Considerant, de longs développements sur la détérioration du climat et des sols en France et dans les nations européennes « chez qui l'on voit la température se vicier rapidement, les excès climatiques devenir habituels et les cultures faire des pertes successives[3] ». Dans la *Théorie de l'éducation naturelle et attrayante*, publiée en 1844, Victor Considerant écrit, quant à lui : « Les botanistes nous vantent leur science comme la plus intéressante et la plus rapprochée de la nature : d'où vient donc qu'elle ne peut passionner l'enfant qui est l'être le plus voisin de la nature ? » Et il trouve dans le dédain que portent les éducateurs au monde naturel l'une des origines de la tyrannie masculine. Il est certain que ces idées, entendues,

de ma lettre – elle est ce qu'il faut. » Le don d'un cercueil témoigne de façon sépulcrale de l'intimité de leurs relations.

1. Élu dans le Loiret après la révolution de 1848, Victor Considerant fut le seul à proposer et à voter en Commission de la Constitution une proposition visant à accorder le droit de vote aux femmes.

2. Serge Audier, *La Société écologique et ses ennemis. Pour une histoire alternative de l'émancipation*, Paris, La Découverte, 2017.

3. Extrait de « Détérioration matérielle de la planète » publié dans *La Phalange* en 1847 et cité par René Schérer dans « L'écosophie de Charles Fourier », in *Chimères*, n° 35, 1998.

peut-être lues, comprises, amalgamées à une sensibilité singulière, ont pu influencer Sido.

À côté des intellectuels et des hommes politiques, le salon des Landoy fut également fréquenté par des peintres, parmi lesquels les frères Stevens[1]. Alfred, Joseph et Arthur firent tous carrière dans l'art, les deux premiers en tant que peintres, le dernier en tant que critique et marchand. Si Alfred est le plus célèbre, notamment pour ses tableaux d'élégantes qui lui ouvrent le marché parisien – notoriété qui aboutira à la commande d'un *Panorama du siècle* réalisé avec le peintre Henri Gervex pour l'exposition universelle de 1889 –, l'œuvre de son frère Joseph pourrait avoir eu un effet déterminant sur la formation de la sensibilité de Sido et, ce faisant, sur celle de Colette.

Moins académique que son frère, il débute en 1842, à l'âge de vingt-six ans, au Salon de Bruxelles et devient un des peintres animaliers les plus influents et novateurs du XIX^e^ siècle. Ses peintures se distinguent par un refus de l'idéalisation, une vision profondément réaliste et « humaine » du monde animal, particulièrement pour ce qui concerne les chiens, qu'il peint dans des scènes de la vie quotidienne. Ses tableaux se démarquent de la peinture mondaine de son frère par le choix de scènes de rue, dans des quartiers populaires où les animaux et leurs maîtres sont confrontés à la misère. Le chien, bien souvent, y est un miroir de l'être humain. Son œuvre fut d'ailleurs remarquée par Charles Baudelaire qui lui dédia un de ses *Petits poèmes en prose* :

1. La présence d'Alfred Stevens dans l'entourage des Landoy est attestée par Sido dans une lettre à Colette du 16 juin 1911.

> Je n'ai jamais rougi, même devant les jeunes écrivains de mon siècle, de mon admiration pour Buffon ; mais aujourd'hui ce n'est pas l'âme de ce peintre de la nature pompeuse que j'appellerai à mon aide. Non. […] Arrière la muse académique ! Je n'ai que faire de cette vieille bégueule. J'invoque la muse familière, la citadine, la vivante, pour qu'elle m'aide à chanter les bons chiens, les pauvres chiens, les chiens crottés, ceux-là que chacun écarte, comme pestiférés et pouilleux, excepté le pauvre dont ils sont les associés, et le poète qui les regarde d'un œil fraternel[1].

On songe aux lettres de Sido à sa fille Colette où s'expriment curiosité et compassion à l'égard de la gent canine – « les chiens sont tous intelligents, il s'agit seulement de s'en occuper[2] » (14 novembre 1908) ; « Tu me demandes ce que je fais de mon petit chien ? Eh bien ! je l'observe. Il est fort intelligent[3] » (18 septembre 1909) – ou à sa révolte quand elle est tenue éveillée tout une nuit par les hurlements du chien des Gilet – qui « ont chassé leur chien qui les aimait tant, avec une plaie sur la moitié du corps. La pauvre bête est venue s'installer au pied du mur du cimetière et toute la nuit le pauvre toutou a hurlé, hurlé[4] » (2 mars 1910). Sido, entourée de chats et de chiens, est du côté de l'animal quand celui-ci est maltraité par les hommes, ainsi d'un cheval qu'on frappe : « Les sales cons qui ne voient pas le regard plein de reproche et la tristesse

1. Baudelaire, « Les bons chiens », in *Petits poèmes en prose*, Paris, Michel Lévy, 1869.
2. Sido, *Lettres à Colette*, *op. cit.*, p. 212.
3. *Ibid.*, p. 297.
4. *Ibid.*, p. 344-345.

de ces chères bêtes[1] ! » (25 juillet 1910). Elle poursuit : « il y a des gens qu'on devrait bien supprimer pour épurer les autres qui sont un peu moins ignobles[2] ». Sido voudrait s'écarter des gens laids, « habiter un endroit où elle ne verrait que les chers visages de ses enfants, où [elle] n'entendrai[t] que le bruit du vent et ne sentirai[t] que des odeurs saines. L'odeur de la mer et des sapins[3]… » (25 juillet 1910). Ce n'est pas seulement un don d'animalité qu'elle transmettra à sa fille, mais bien celui d'inhumanité[4].

Très tôt, en effet, Colette embrassa ce qu'on ne nommait pas encore la cause animale. Ennemie de toute forme d'engagement théorique ou politique, elle prend la plume dans la presse et dans son œuvre, pour condamner le sort réservé aux bêtes tourmentées, les expérimentations animales, le dressage et l'enfermement à des fins récréatives de bêtes destinées à vivre libre :

> Notre manière d'exploiter l'animal domestique révolte le bon sens. On n'ose pas dire le nombre de ruraux qui, lorsque leur vache peine pour mettre bas et halète, couchée sur sa litière, prennent une trique, ferment les portes de l'étable et frappent la vache si sauvagement et si fort, qu'elle trouve la force de se lever, d'essayer de fuir, et que son sursaut désespéré la délivre brusquement de son fruit, souvent en la blessant à mort. Il y aura toujours des chevreaux qui

1. *Ibid.*, p. 381.
2. *Ibid.*, p. 344.
3. *Ibid.*, p. 381.
4. L'expression « vocation d'inhumanité » est employée pour la première fois par Méryl Pinque dans « Colette : la sauvagerie comme panacée », *Cahiers Colette*, nº 36, 2015. Article couronné par le prix de la Société des amis de Colette.